

# LA FAILLE DU TEMPS

## DU MÊME AUTEUR

*La Passion de Napoléon*, Robert Laffont, 1989 ; réédition sous le titre *La Passion*, Éditions de l'Olivier, 2013 ; Points n° P4044, 2015.

*Les oranges ne sont pas les seuls fruits*, Éditions des Femmes, 1991 ; Éditions de l'Olivier, 2012 ; Points n° P3033, coll. « Signatures », 2013.

*Écrit sur le corps*, Plon, 1993.

*Le Sexe des cerises*, Plon, 1995.

*Art et Mensonge : pièce pour trois voix et une ribaude*, Plon, 1998.

*Powerbook*, Éditions de l'Olivier, 2002.

*Garder la flamme*, Melville, 2005 ; 10/18, coll. « Domaine étranger » n° 4104, 2008.

*Pourquoi être heureux quand on peut être normal*, Éditions de l'Olivier, 2012.

JEANETTE WINTERSON

---

# LA FAILLE DU TEMPS

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)  
par Céline Leroy

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *The Gap of Time*  
© Jeanette Winterson, 2015.  
*Initialement publié par Hogarth.*

Et pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2019.

ISBN : 978-2-283-03208-4

À Ruth Rendell, 1930-2015



Après cinquante ans, nous découvrons  
avec surprise et un sentiment  
d'absolution suicidaire  
que nos intentions et nos échecs  
auraient pu ne jamais arriver –  
et doivent être mieux réalisés.

« Pour Sheridan », Robert LOWELL





L'ORIGINAL



**Le Lieu.** La pièce s'ouvre en Sicile – l'une des nombreuses îles fantasmées de Shakespeare.

**Le Temps.** Inventé.

**L'Action.** Polixène, roi de Bohême, séjourne chez son ami d'enfance Léonte, roi de Sicile, depuis neuf mois. Polixène veut rentrer chez lui. Léonte essaye de le convaincre de rester, en vain.

L'épouse de Léonte, Hermione, qui est à ce moment-là enceinte, intervient et Polixène accepte de rester un peu plus longtemps.

Mais Léonte croit que Polixène et Hermione ont une liaison et que l'enfant dont elle va bientôt accoucher est de Polixène.

Léonte fait venir l'un des seigneurs de son royaume, Camillo, et lui ordonne d'empoisonner Polixène. À la place, Camillo prévient Polixène que Léonte a l'intention de le tuer. Polixène s'enfuit en compagnie de Camillo.

Léonte, furieux d'apprendre la disparition de Polixène, accuse publiquement sa femme d'adultère. Il la fait jeter en prison – sourd aux protestations de toute la Cour, et notamment de la noble Paulina, seule personne assez courageuse pour tenir tête à Léonte.

Léonte ne supporte pas que son entourage ne prenne pas au sérieux sa dénonciation vile et folle, et pour éviter de passer pour un tyran, il envoie quelqu'un consulter l'oracle de Delphes.

Pendant ce temps, Hermione donne naissance à une petite fille. Léonte la déclare bâtarde et exige qu'elle soit mise à mort.

Paulina apporte l'enfant à Léonte dans l'espoir d'adoucir sa fureur. Mais il menace de lui fracasser le crâne. Plus ou moins incapable de faire face à Paulina, il accepte que l'enfant soit emportée dans un lieu reculé et abandonnée à son sort. Le mari de Paulina, Antigonus, est chargé de l'emmener.

En l'absence d'Antigonus, Léonte fait juger Hermione, l'humilie devant la Cour. Plus il la rabaisse, plus elle apparaît digne, remarquable par son sang-froid et son rejet inébranlable de la folie de son mari.

Au milieu de ce tribunal irrégulier, les propos de l'oracle de Delphes sont rapportés. Ce dernier proclame que Léonte est un tyran jaloux ; qu'Hermione et Polixène sont innocents ; que le bébé est innocent et que Léonte n'aura pas d'héritier jusqu'à ce que l'enfant perdue soit retrouvée.

Léonte s'enfuit en écumant de rage et dénonce l'oracle comme mensonger. Au même moment, un messager accourt pour lui annoncer que le jeune Mamillius, son fils unique, est mort.

Hermione s'effondre. Léonte se repent. Il est trop tard. La reine est morte.

**Le Lieu.** La Bohême. De nos jours, une province de la République tchèque, sans accès à la mer.

**L'Histoire.** Antigonus laisse le bébé Perdita sur les rives de la Bohême, avec de l'argent ainsi qu'une preuve de sa filiation,

et tente de rentrer avant que l'orage ne se déchaîne. Mais son vaisseau fait naufrage. Antigonus meurt et apparaît la didascalie la plus célèbre du monde : *Il sort, poursuivi par un ours.*

Le voyou local, Autolycus, observe la scène mais n'intervient pas, sinon pour vider une ou deux poches au passage, tandis que Perdita est retrouvée par un pauvre berger et son fils attardé, le Clown. Ils prennent pitié du bébé et l'adoptent.

**Le Temps.** Seize ans plus tard.

Le prince Florizel, fils de Polixène, est tombé amoureux de Perdita. Il la croit fille de berger.

La scène se déroule lors d'une joyeuse fête – le festival de tonte des moutons auquel participent le berger et son fils le Clown, devenus riches grâce à l'argent qu'ils ont découvert enveloppé dans les langes de Perdita.

Florizel cache ses atours de prince et se fait passer pour un garçon de simple extraction. Sur un coup de tête, il demande Perdita en mariage – et elle demande à deux inconnus plus âgés d'être témoins.

Les inconnus sont en fait Polixène et Camillo déguisés.

Alors que Florizel et Perdita déclarent leur amour, le voyou Autolycus est occupé à dérober l'argent des uns et des autres, à enchaîner les mensonges et divertir son monde tout au long du festin.

C'est le méchant le plus attachant qu'ait créé Shakespeare – malin, lunatique et qui jamais ne se laisse abattre. Il est aussi le truchement improbable par lequel arrive l'heureux dénouement...

Tandis que le Clown badine avec ces dames, Mopsa et Dorcas, et que le berger félicite tout le monde de leur bonne fortune, Polixène révèle sa véritable identité et lance des menaces de mort sur les convives.

## L'ORIGINAL

Il s'en va à grand fracas en ordonnant à Florizel de ne jamais revoir Perdita. Camillo comprend que c'est sa chance de rentrer enfin chez lui. Il propose à Florizel et Perdita de les emmener en Sicile. Ils acceptent et prennent la fuite.

Le berger, le Clown et Autolycus partent à leur suite.

**Le Lieu.** La Sicile.

**Le Temps.** Un présent en accéléré.

**L'Histoire.** Florizel et Perdita arrivent à la Cour. Léonte s'amourache brièvement de Perdita puis découvre qu'elle est sa fille au moment où le berger et le Clown arrivent avec la preuve de sa noble filiation.

Polixène, qui a suivi les fugitifs, se réconcilie avec Léonte et Florizel. La fin approche. Paulina invite tout le monde chez elle pour admirer une statue d'Hermione. Cette statue paraît si vivante que Léonte s'avance pour l'embrasser, mais est retenu par Paulina qui propose alors à la statue de descendre de son socle.

La fin de la pièce, sans explication ni avertissement, jette tous les personnages dans une nouvelle vie. Ce qu'ils en feront entre dans « la faille du temps ».

## LA REPRISE





UN



## L'ASTRE DES EAUX

Ce soir, j'ai vu la chose la plus étrange qui soit.

Je rentrais chez moi dans la nuit brûlante et lourde, comme elle l'est toujours ici à cette période de l'année, la peau qui brille, le T-shirt qui ne sèche jamais. J'avais joué du piano où je me produis d'habitude, les clients ne voulaient pas partir, du coup j'étais plus en retard qu'à la normale, ce qui me plaît moyen. Mon fils avait dit qu'il passerait me prendre en voiture, mais il n'est jamais venu.

Je rentrais chez moi vers deux heures du matin, par là, une bouteille de bière froide qui se réchauffait au creux de ma main. Je sais bien qu'on n'est pas censé boire dans la rue, mais bon, qu'est-ce que ça peut faire quand un bonhomme a trimé neuf heures d'affilée à servir des shots pendant les périodes de creux et à jouer du piano au moment du coup de feu. Les gens boivent davantage quand il y a de la musique live, c'est un fait.

Je rentrais à la maison quand le ciel s'est fendu en deux et que la pluie est tombée qu'on aurait dit de la glace – c'était de la glace –, des grêlons gros comme des balles de golf et durs comme des balles en caoutchouc. La rue avait absorbé toute la chaleur de la journée, de la semaine, du mois, de la saison.

Quand la grêle a heurté le sol, c'était comme de jeter des glaçons dans une poêle à frire. À croire que cette intempérie jaillissait de la rue au lieu de tomber du ciel. J'ai couru d'une porte à l'autre, passé au crible d'une pluie de shrapnel en rase-motte, et je ne voyais plus mes pieds au milieu des sifflements et de la vapeur. Perché sur les marches de l'église, je me suis retrouvé au-dessus de cette écume bouillonnante pendant une minute ou deux. J'étais trempé à tordre. Les billets dans ma poche étaient tout collés et j'avais les cheveux plaqués sur le front. J'ai essuyé la pluie de mes yeux. Des larmes de pluie. Ça fait un an que ma femme est morte. Ça ne sert à rien de se mettre à l'abri. Autant rentrer chez moi.

Donc j'ai emprunté le raccourci. Je n'aime pas le prendre, ce raccourci, à cause de la « boîte à bébés ».

L'hôpital l'a installé il y a un an. J'ai regardé les ouvriers le construire jour après jour alors que je venais voir ma femme. J'ai vu comment ils ont coulé la coque de béton, glissé la boîte en acier à l'intérieur, scellé la vitre d'accès, branché le chauffage, la lumière et la sonnette d'alarme. Un des ouvriers refusait de faire le boulot, trouvait ça mal ; immoral, j'imagine. Un signe des temps. Mais les temps envoient tellement de signes que, si on les déchiffrait tous, on en mourrait de chagrin.

La boîte est sécurisée et bien chauffée. Une fois qu'un bébé est à l'intérieur et que la porte est refermée, une sonnerie retentit dans l'hôpital et, très vite, une infirmière descend, ce qui laisse juste assez de temps à la mère pour s'éloigner – la boîte est presque à un coin de rue. Hop, disparue.

J'en ai vu une faire, un jour. Je lui ai couru après. Je l'ai interpellée : « Madame ! » Elle s'est retournée. M'a regardé. Il s'est écoulé une seconde, du genre à contenir tout un monde

– et puis la trotteuse a continué sa course et la femme s'en est allée.

Je me suis approché de la boîte. Elle était vide. Quelques jours plus tard ma femme est morte. Bref, je ne rentre plus par ce chemin.

Les « boîtes à bébés » ont toutes une histoire. La grande histoire n'est-elle pas faite de petites histoires ? Vous croyez vivre dans le présent mais le passé vous colle comme votre ombre.

Je me suis renseigné. En Europe, au Moyen Âge ou dans ces eaux-là, il y avait déjà des « boîtes à bébés ». On les appelait des tours d'abandon ; une trappe ouvrait sur une boîte tournante au mur d'un couvent ou d'un monastère, et vous pouviez faire passer un bébé à l'intérieur en priant pour que Dieu en prenne soin.

Sinon, vous pouviez aussi l'abandonner dans ses langes au milieu des bois pour que les chiens sauvages ou les loups l'élèvent. L'abandonner sans lui laisser de nom, mais avec un début à l'histoire.

Une voiture qui roule trop vite me dépasse. Je me prends une gerbe d'eau du caniveau, comme si je n'étais pas déjà assez trempé. Connard. La voiture s'arrête – c'est mon fils, Clo. Je monte. Il me passe une serviette et je m'essuie le visage, reconnaissant et soudain épuisé.

Nous remontons quelques rues avec la radio allumée. Bulletin météo apocalyptique. Super lune. Vagues gigantesques en mer, fleuve en crue. Évitez de vous déplacer. Restez chez vous. Ce n'est pas l'ouragan Katrina, mais ça n'est pas une soirée à mettre le nez dehors non plus. Les voitures garées de part et d'autre de la rue ont de l'eau jusqu'à la moitié des jantes.

Et puis je la vois.

Devant nous, une BMW série 6 est allée se crasher droit dans un mur. Les portières sont ouvertes des deux côtés. Une espèce de tas de boue lui a défoncé l'arrière. Deux types en sweat à capuche sont en train de tabasser un homme à terre. Mon fils appuie sur le klaxon de toutes ses forces et fonce vers eux, vitre baissée, en hurlant : « PUTAIN DE MERDE, C'EST QUOI CE BORDEL ! » Les roues arrière patinent au moment où l'un des types tire sur un des pneus avant. Mon fils tourne brusquement le volant, heurte le trottoir. Les mecs à capuche sautent dans la BM qui racle le mur, repoussant le tas de boue de l'autre côté de la rue. L'homme qui s'est pris des coups est toujours à terre. Il porte un beau costume. Il doit avoir autour de soixante ans. Il perd du sang. La pluie lui lave le visage. Il dit quelque chose. Je m'agenouille à ses côtés. Il a les yeux ouverts. Il est mort.

Mon fils me regarde – je suis son père – qu'est-ce qu'on fait ? Et là, on entend les sirènes se mettre à hurler loin quelque part, comme sur une autre planète.

- Ne le touche pas, je dis à mon fils. Fais marche arrière.
- On devrait attendre les flics.

Je secoue la tête.

Malgré le pneu explosé, on tourne au coin de la rue et on remonte lentement celle qui longe l'hôpital. Une ambulance quitte le garage des urgences.

- Faut que je change la roue.
- Gare-toi dans le parking de l'hôpital.
- On devrait aller dire aux flics ce qu'on a vu.
- Il est mort.

Mon fils gare la voiture et sort le matériel nécessaire. Pendant un moment, je reste immobile et trempé sur le siège mouillé

lui aussi. Les lumières de l'hôpital découpent les vitres ; je déteste cet hôpital. Quand ma femme est morte, je me suis retrouvé assis comme ça dans la voiture. À regarder à travers le pare-brise sans rien voir. La journée s'est écoulée, la nuit est venue et rien n'avait changé parce que tout avait changé.

Je descends du véhicule. Mon fils cale le cric à l'arrière et, ensemble, nous soulevons la roue. Il a déjà sorti celle de secours du coffre. Je plonge un doigt dans le caoutchouc déchiré du pneu mort et en extirpe la balle. Je ne sais pas de quoi on a besoin, mais sûrement pas de ça. Je m'en vais la jeter dans une bouche d'égout profonde le long du trottoir.

Et c'est là que je la vois. La lumière.

La boîte à bébés est allumée.

J'ai comme l'impression que tout est lié – la BM, le tas de boue, l'homme mort, le bébé.

Parce qu'il y a un bébé dans la boîte.

Je m'approche et mon corps fonctionne au ralenti. L'enfant est endormi et suce son pouce. Personne n'est encore venu ? Pourquoi personne n'est venu ?

Je m'aperçois plus ou moins que j'ai le démonte-pneu à la main. J'avance sans bouger pour ouvrir la boîte. C'est facile. Je prends le bébé et elle est aussi légère qu'une étoile.





*Reste avec nous, Seigneur : le jour décline  
La nuit s'approche et nous menace tous  
Nous implorons Ta présence divine :  
Reste avec nous, Seigneur, reste avec nous !*

Il y a foule à l'église ce matin. Nous sommes environ deux mille à la remplir. Les inondations n'ont empêché personne de venir. Le pasteur dit : « *Les grandes eaux ne peuvent éteindre l'amour, et les fleuves ne le submergeaient pas.* »

C'est tiré du Cantique des cantiques. Nous chantons ce que nous connaissons.

L'église de l'Annonce Divine est née dans une resserre, a grandi dans une maison et s'est transformée en une petite ville. Majoritairement noire. Avec quelques Blancs. Les Blancs ont plus de mal à croire en quelque chose en quoi croire. Ils bloquent sur des détails, comme les sept jours de la création ou la résurrection. Moi, je ne me mets pas martel en tête avec tout ça. Si Dieu n'existe pas, je ne serai pas plus mal loti à ma mort. Je serai juste mort. Par contre, s'Il existe... mais OK, je sais déjà ce que vous allez dire : où est-Il ?

Je n'en sais rien, mais j'imagine que Lui sait où je suis. La toute première application de géolocalisation, c'est Lui qui l'a eue. Trouver Shep.

C'est moi. Shep.

Je suis un homme sans histoire et je vis avec mon fils, Clo. Il a vingt ans. Il est né ici. Sa mère était canadienne d'origine indienne. De mon côté, je suis arrivé sur un navire négrier – OK, pas moi, mais mon ADN, si, avec l'Afrique toujours inscrite dedans. Notre ville, La Nouvelle-Bohême, était une ancienne colonie française. Des plantations de canne à sucre, de grandes maisons coloniales, la beauté et l'horreur tout à la fois. Les balustrades en fer forgé que les touristes adorent. Les petits bâtiments du dix-huitième siècle peints en rose, jaune ou bleu. Les devantures de magasins en bois avec leurs grandes vitrines convexes. Les ruelles pleines de portes sombres menant aux filles de joie.

Et puis il y a le fleuve. Vaste comme l'était l'avenir. Et puis il y a la musique – toujours une femme qui chante quelque part, un vieux qui joue du banjo. Une simple paire de maracas que la fille agite à la caisse, peut-être. Un violon qui vous rappelle votre mère, peut-être. Une mélodie qui vous donne envie d'oublier, peut-être. Qu'est-ce que c'est que la mémoire, de toute façon, si ce n'est une méchante chicane avec le passé ?

J'ai lu que le corps se reconstitue une fois tous les sept ans. Chaque cellule. Même les os se reforment comme du corail. Alors pourquoi se rappelle-t-on ce qui devrait avoir disparu depuis longtemps ? À quoi ça sert, toutes ces cicatrices et ces humiliations ? À quoi ça sert de se souvenir des bons moments s'ils sont passés ? Je t'aime. Tu me manques. Tu es morte.

« Shep ! Shep ? » C'est le pasteur. Oui, merci, je vais bien. Oui, une sacrée nuit qu'on a vécue là. Le jugement de Dieu

pour les millions de crimes commis par l'humanité. Est-ce que le pasteur y croit ? Non. Il croit au réchauffement climatique. Dieu n'a pas besoin de nous punir. On sait le faire tout seuls. C'est pour ça que nous avons besoin du pardon. Le pardon est un mot comme le mot « tigre » – on l'a filmé et il y a des moyens de vérifier qu'il existe, mais on n'est pas nombreux à l'avoir approché en pleine nature ou à le connaître pour ce qu'il est.

Je ne me pardonne pas ce que j'ai fait...

Par une nuit noire, tard, dans un silence de mort – ce n'est pas pour rien qu'on le dit comme ça – j'ai étouffé ma femme dans son lit d'hôpital. Elle était fragile. Je suis fort. Elle était sous oxygène. J'ai soulevé le masque et posé la main sur sa bouche et son nez, et j'ai demandé à Jésus de venir la chercher. Ce qu'il a fait.

Le moniteur émettait son signal sonore et je savais qu'ils surgiraient bientôt dans la salle. Ça m'était égal, ce qui m'arriverait. Mais personne n'est venu. J'ai dû aller trouver quelqu'un – l'hôpital n'avait pas assez d'infirmières et trop de patients. Ils ne pouvaient pas savoir pour de bon qui était responsable – même si je suis à peu près sûr qu'ils ont pensé que c'était moi. On a recouvert ma femme d'un drap, et quand enfin le médecin est venu, il a écrit « insuffisance respiratoire ».

Je ne le regrette pas, mais c'est impardonnable. J'ai bien agi, mais c'était mal.

« Vous avez mal agi pour la bonne raison », déclare le pasteur. Là-dessus, nos avis divergent. On pourrait croire qu'on ne fait que jouer sur les mots, sauf qu'il y a une grande différence. Lui veut dire que c'est mal de prendre la vie de quelqu'un, mais que je l'ai fait pour mettre un terme à la souffrance de ma femme. Moi je crois que lui ôter la vie était la bonne chose

à faire. Nous étions mariés. Nous ne formions qu'un. Mais je l'ai fait pour les mauvaises raisons et je l'ai su bien assez tôt. Je n'ai pas agi pour mettre un terme à la souffrance de ma femme ; mais pour mettre un terme à la mienne.

« N'y pensez plus, Shep », me conseille le pasteur.

Après l'église, je suis rentré à la maison. Mon fils regardait la télé. Le bébé était réveillé, très calme, ses yeux grands ouverts dirigés vers le plafond où la lumière filtrée par les stores vénitiens tirait des rayons d'ombre. Je l'ai pris dans mes bras, suis ressorti et je me suis dirigé vers l'hôpital. Le bébé était chaud et facile à porter. Plus léger que mon fils à sa naissance. Ma femme et moi venions de nous installer à La Nouvelle-Bohême. Nous avions foi en tout – le monde, l'avenir, Dieu, la paix et l'amour, et surtout, l'un dans l'autre.

Alors que je marchais dans la rue avec le bébé, je suis tombé dans une faille de temps où deux époques distinctes n'ont plus fait qu'une. Mon corps s'est redressé, mon pas s'est allongé. J'étais un jeune homme marié à une jeune femme merveilleuse et, soudain, nous étions parents. « Tiens-lui la tête », m'a-t-elle dit tandis que je portais le bébé, sa vie enveloppée dans ma main.

La semaine qui a suivi sa naissance, nous n'avons pas quitté le lit. Nous dormions et mangions avec notre bébé allongé sur le dos entre nous. Nous avons passé toute la semaine à ne faire que le regarder. Nous l'avions fabriqué. Sans compétence ni préparation, sans diplôme universitaire ni subvention pour la recherche, nous avons fabriqué un être humain. Quel est donc ce monde fou et inconscient où on peut fabriquer des êtres humains ?

*Ne pars pas.*

*Qu'est-ce que vous avez dit, monsieur ?*

*Pardon, je rêvassais.*

*Beau bébé.*

*Merci.*

La femme reprend sa route. Je m'aperçois que je suis au milieu d'une rue animée, un bébé qui dort dans les bras, et que je parle tout seul. Mais je ne parle pas tout seul. Je te parle à toi. Encore. Toujours. *Ne pars pas.*

Vous voyez ce que je veux dire au sujet de la mémoire ? Ma femme n'existe plus. Cette personne n'existe plus. Son passeport a été annulé. Son compte en banque fermé. Quelqu'un d'autre porte ses vêtements. Mais elle m'occupe l'esprit. Si elle n'avait jamais vécu et qu'elle m'avait occupé l'esprit, on me traiterait de fou et on m'enfermerait. Dans le cas présent, je suis en deuil.

Je découvre que le deuil signifie vivre avec quelqu'un qui n'est plus là.

*Où es-tu ?*

Le rugissement d'une moto. Les voitures avec leurs vitres baissées et la radio allumée. Les gamins sur leur skate. Un chien qui aboie. Un camion qui décharge. Deux femmes qui se chamaillent sur le trottoir. Tout le monde sur son portable. Un type monté sur une caisse hurle : TOUT DOIT DISPARAÎTRE.

Ça me va. Emportez tout. Les voitures, les gens, les marchandises. Enlevez tout jusqu'à ne plus laisser que la terre sous mes pieds et le ciel au-dessus de ma tête. Éteindre le son. Enlever l'image. Plus rien ne nous sépare. Te verrai-je marcher vers moi à la fin du jour ? Comme tu le faisais, comme nous le faisons, morts de fatigue en rentrant du travail ? On lève les yeux et

on se voit, d'abord de loin, puis de plus près ? Ton énergie de nouveau à forme humaine. La forme atomique de ton amour.

« Ce n'est rien », elle m'a dit alors qu'elle savait qu'elle était en train de mourir.

Rien ? Alors le ciel n'est rien et la terre non plus, ton corps n'est rien et nos corps enlacés pendant l'amour non plus...

Elle a secoué la tête.

- La mort est la chose la moins importante de ma vie. Quelle différence ça fera ? Je ne serai pas là.

- Mais moi si.

- C'est ça qui est cruel. Si je pouvais vivre ma mort à ta place, je le ferais.

« LIQUIDATION. TOUT DOIT DISPARAÎTRE. »

La disparition a déjà eu lieu.

J'arrive dans la rue de l'hôpital. Il y a la boîte à bébés. À ce moment-là, le bébé que je porte se réveille et je le sens remuer. Nous nous regardons, ses yeux bleus agités croisent mon regard noir. Elle lève une main minuscule, petite comme une fleur, et elle touche les poils de barbe sur mon visage.

Les voitures s'arrêtent et les voitures repartent entre ma traversée de la rue et moi. Le monde anonyme en mouvement perpétuel. Le bébé et moi restons immobiles et c'est comme si elle savait qu'une décision devait être prise.

Le sait-elle vraiment ? Les choses importantes arrivent par hasard. C'est tout le reste, qu'on planifie.

J'ai fait le tour du pâté de maisons en me disant que j'allais y réfléchir, mais mes jambes me portaient vers la maison, et parfois, il faut bien accepter que votre cœur sache mieux que vous ce qu'il faut faire.

À mon retour, mon fils regardait les informations. Premiers bilans et témoignages après l'orage de cette nuit. Les mêmes politiques que d'habitude disaient les mêmes choses que d'habitude. Allait suivre un appel à témoins. L'homme mort. Un Mexicain du nom d'Anthony Gonzales. Passeport retrouvé sur lui. Vol. Homicide. Rien de bien nouveau pour cette ville, à part la météo.

Mais il y a pourtant bien quelque chose de nouveau. Il a laissé le bébé dans la boîte.

- Tu n'en sais rien, papa.
- Je sais ce que je sais.
- On devrait prévenir les flics.

Comment m'y suis-je pris pour élever un fils qui fait confiance aux flics ? Mon fils fait confiance à tout le monde. Je m'inquiète pour lui. Je secoue la tête. Il me montre le bébé.

- Si tu ne les appelles pas, qu'est-ce que tu vas faire d'elle ?
- La garder.

Mon fils me lance un regard incrédule et consterné. Je ne peux pas garder un nouveau-né. C'est illégal. Mais je m'en moque. Aide ceux qui sont dans la détresse. Est-ce que je suis capable d'être cette personne ?

Je l'ai nourrie et changée. J'avais acheté le nécessaire sur le chemin du retour. Si ma femme était encore en vie, elle ferait la même chose. Nous le ferions ensemble.

C'est comme si on me donnait une vie pour celle que j'ai prise. Moi je trouve que ça ressemble à du pardon.

Il y avait un attaché-case avec l'enfant – comme pour la préparer à une carrière dans le monde des affaires. Il est fermé. Je dis à mon fils que si on arrive à localiser ses parents, on la rendra. Alors on ouvre la mallette.

L'expression de Clo fait penser à un mauvais acteur dans une sitcom à petit budget. Il écarquille les yeux. Sa mâchoire se décroche.

– Par les sept jours de la création ! lance Clo. Tu crois qu'ils sont vrais ?

Des billets tout craquants, en liasses entassées comme un accessoire tiré d'un film de gangsters. Cinquante liasses. Dix mille dollars dans chacune.

Sous les billets, on découvre une poche en velours doux. Des diamants. Un collier. Et pas des petits éclats de diamants – des pleine taille gros et généreux comme le cœur d'une femme. Les facettes renvoient à un temps si lointain et si limpide qu'on a l'impression de regarder dans une boule de cristal.

Sous les diamants, il y a une partition. Écrite à la main. La chanson s'appelle « PERDITA ».

C'est donc son nom. La petite fille perdue.

– Plus besoin de bosser, avec tout ce blé, dit Clo. Si tu ne finis pas en taule.

– Elle est à nous, Clo. C'est ta sœur, maintenant. Et je suis son père.

– Qu'est-ce que tu vas faire de l'argent ?

Nous avons déménagé dans un quartier où on ne nous connaissait pas. J'ai vendu mon appartement et j'ai utilisé cet argent et le liquide de la mallette pour acheter un piano-bar appelé le Fleece. Il appartenait à la Mafia qui avait besoin de s'en débarrasser, et le cash les arrangeait. Pas de questions. J'ai mis les diamants au nom de la petite dans un coffre à la banque jusqu'à ses dix-huit ans.

J'ai joué la chanson et la lui ai apprise. Elle chantait avant de savoir parler.



## LA FAILLE DU TEMPS

J'apprends à être un père et une mère pour elle. Elle pose des questions sur sa mère et je lui dis que nous ne savons pas. Je lui ai toujours dit la vérité – ou juste ce qu'il fallait. Elle est blanche et nous sommes noirs, donc elle sait qu'elle a été trouvée.

L'histoire doit bien commencer quelque part.



## L'ARAIGNÉE DANS LA COUPE

*Il était une fois un homme qui vivait dans un aéroport.*

Leo et son fils Milo regardaient par les baies vitrées qui couraient tout le long du bureau de Leo, entre l'aéroport de Londres-City et l'estuaire de la Tamise. Milo aimait regarder les avions décoller. Il avait neuf ans et connaissait toutes les heures de départ et d'arrivée par cœur. Un grand tableau accroché au mur indiquait les destinations desservies par l'aéroport – des lignes d'un rouge artériel comme une charte anatomique du monde.

– Est-ce que quelqu'un en veut à cet homme ? demande Leo.

– Oui, personne ne veut de lui, répond Milo. Il s'est enfui et il est tout seul. C'est pour ça qu'il vit à l'aéroport.

Leo explique qu'en vouloir à quelqu'un n'est pas la même chose que vouloir quelqu'un.

– Ça peut signifier que quelqu'un le poursuit parce que cette personne est en colère contre lui, par exemple.

Milo réfléchit. Il devait écrire une histoire pour l'école. L'institutrice leur avait demandé de trouver une première phrase qui contiendrait tout le reste de l'histoire – comme dans les contes de fées qui commencent par « Un roi avait trois fils » ou « Il était une fois un ogre amoureux d'une princesse ».

– Ce n'est pas un meurtrier, ce monsieur qui vit à l'aéroport, dit Milo. Mais il n'a pas de chez-lui.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il est pauvre.

– Peut-être qu'il devrait travailler plus dur, et alors, au lieu de vivre à l'aéroport, il aurait les moyens de prendre l'avion.

Tiens – British Airways pour New York *via* Shannon.

Ils regardèrent l'avion décoller de la piste comme un oiseau impossible.

– Quand les dinosaures ont disparu, dit Leo, ils ne sont pas vraiment morts, ils sont juste partis se cacher en attendant de pouvoir revenir sous forme d'avions.

Milo sourit. Leo lui ébouriffa les cheveux. La douceur de Leo se manifestait dans ces moments avec son fils.

– Quand on meurt, est-ce qu'on part se cacher en attendant de revenir en quelque chose d'autre ? demanda Milo.

– Ta mère le croit parce qu'elle est bouddhiste. Tu devrais lui en parler.

– Mais toi, tu penses quoi ? Regarde, CityFlyer pour Paris.

– Je n'y pense jamais. Suis mon conseil : pense à l'essentiel, oublie le reste.

Leo avait été licencié de sa banque l'année où Milo avait fêté ses quatre ans : 2008, l'année de la crise financière à laquelle Leo avait contribué en accumulant ce que son directeur général avait appelé « des pertes irresponsables ». Leo trouvait cela injuste. Tout ce qu'il faisait avec l'argent était irresponsable, mais personne ne l'aurait viré pour ses profits irresponsables.

Alors qu'il quittait la banque pour la dernière fois dans son costume à fines rayures blanches de chez Hugo Boss et ses chaussures Lobb, une bande de mômes anticapitalistes

qui manifestaient devant l'immeuble lui lancèrent des œufs. Leo resta planté là un moment à regarder l'omelette sur son costume. Puis il arracha sa veste et empoigna deux des gamins qu'il jeta à terre. Il envoya un coup de poing au troisième qui fut projeté contre le mur, nez cassé.

Un autre jeune filma toute la scène et le lendemain, la police arrêta Leo. Son patron l'identifia sur la vidéo.

Leo fut reconnu coupable de voies de fait simples, mais son avocat lui évita la prison ferme en plaidant la responsabilité atténuée (licenciement) et la provocation (œufs). De toute façon, ses victimes étaient des chômeurs fauteurs de troubles. Personne ne sembla remarquer que Leo était lui aussi au chômage.

C'est l'injustice de la situation qui contraria Leo pendant qu'il payait son amende et les frais de procédure. Leo n'avait pas inventé le capitalisme – son boulot était de faire de l'argent dans un système dont le principe était de faire de l'argent. Ce qui impliquait aussi le risque d'en perdre ; en fait, le krach était un jeu de chaises musicales – tant que la musique jouait, personne ne s'inquiétait qu'il n'y ait pas assez de chaises. Qui veut s'asseoir quand on peut danser ? Il lui était déjà arrivé de perdre des sommes équivalant au PIB d'un petit pays, mais il avait toujours eu le temps de les regagner et plus encore. Quand la musique s'arrêtait, il avait – temporairement – racheté toutes ses chaises.

Après trois mois d'une consommation d'alcool qui le conduisit à trois semaines de sevrage en clinique, on lui conseilla une thérapie pour travailler sur l'estime de soi.

Deux fois par semaine pendant six mois, il prit un taxi depuis sa maison de Little Venice et se rendit chez un célèbre psychanalyste de Hampstead. Il détesta le doux cliquetis

qu'émettait la porte du cabinet. Il détesta les canapés couverts de kilims, la pendule et la boîte de mouchoirs. Il détesta le fait – les faits, à vrai dire, un pour chaque pied – que l'analyste porte des chaussettes noires dans des sandales marron et parle sans cesse d'AMBI-FALENCE, ainsi qu'il le prononçait.

- Fous aimez fotre mère et fous la déteztez, dit le Dr Wartz.
- Non, répliqua Leo. Je la déteste.
- Zé la question du bon zein et du mauvais zein.

Leo se représenta des seins tandis que le psy parlait de Melanie Klein. La semaine suivante, Leo vint à sa séance avec un numéro du magazine *Nuts*. Il donna un feutre noir au Dr Wartz et lui demanda d'entourer le bon sein et de tracer une croix sur le mauvais.

– Objectifazion de l'objet à la fois aimé et détezté, déclara le Dr Wartz.

Leo se rappela que le Dr Wartz avait écrit un livre important intitulé *Objectiver l'objet*. Il se mit à imaginer une « Brève histoire de l'objet à travers l'histoire » puisqu'il découvrait par ailleurs qu'on passait pour plus intelligent en employant deux fois le même mot.

Au commencement, il n'y avait pas d'objets – seulement de l'énergie. Puis vint le Big Bang ou la Création selon le point de vue, et le monde devint lui-même un objet (un méta-objet ?) contenant d'autres objets. Il fallut les nommer – Désignation des Objets. Plus tard, une assez grande quantité d'objets furent inventés : Invention des Objets. Par la suite, il supposa qu'entre les guerres et la bêtise humaine généralisée, on en arriva à la Destruction des Objets.

Et puis il y avait des Objets de Désir. Son estomac se noua.

Ensuite, il pensa aux inventaires, archives, fiches de stocks, catalogues, listes, taxinomies : Index des Objets. Il y avait aussi

ce livre que sa femme aimait, écrit par une Américaine, *The Safety of Objects*, la Sécurité des Objets. Leo lui-même savait tout du Statut des Objets, par quoi il entendait le Standing des Objets tel que son hélicoptère (vendu). Depuis la théorie quantique, on pouvait parler de l'Étrangeté des Objets, si on était un grand penseur, du Sens des Objets. Et que dire de l'Insignifiance des Objets ?

Oui. Quand on a tellement d'argent qu'on peut acheter tout et n'importe quoi, alors on en sait aussi long que Bouddha et le Christ : les biens matériels n'ont aucune valeur. Cela l'amusa de se dire qu'on pouvait arriver à cette conclusion en suivant un chemin inverse de celui prôné par les grandes traditions spirituelles de ce monde.

– Peut-on vraiment connaître un autre être humain ? demanda-t-il.

– Fous ne poufez pas zéparer l'obzerfateur de l'obzerfé, déclara le Dr Wartz.

*Et pourtant si*, pensa Leo une fois de retour dans son bureau. *C'est à ça que sert un système de surveillance.*

Leo réalisa bien vite qu'il n'avait pas besoin de payer cinq cents livres les deux séances de cinquante minutes hebdomadaires pour comprendre qu'il n'avait pas reçu d'amour quand il était petit. Ou qu'il avait comblé ce vide par des « gains varamineux », comme disait le docteur.

– Tout le monde pratique l'automédication, dit Leo au Dr Wartz. Moi, je le fais avec l'argent. La boisson était une réaction. J'en ai terminé avec ça.

Leo arrêta l'analyse, l'alcool, et lança son propre fonds d'investissement spécialisé dans le rachat d'entreprises

endettées dont il liquidait ensuite les actifs, ses investisseurs et lui-même empochant de beaux profits au passage. Il appela son entreprise Sicile Inc parce qu'il aimait ce petit clin d'œil à la Mafia. Il avait des origines italiennes par sa mère.

Sicile Inc ne tarda pas à capitaliser 600 millions de livres de fonds gérés et Leo visait le milliard. Rien de mieux que les pénuries de liquidités pour que l'argent apparaisse comme par magie.

De retour dans son bureau, Leo vit qu'il avait rendu Milo perplexe. Le petit garçon était plus sombre et pensif que son père – un peu comme sa mère. Le père et le fils se retrouvaient sur des choses plus simples que la vie et la mort. Leo emmenait Milo au football et à la piscine. Il ne faisait pas ses devoirs avec lui et Leo ne lui lisait pas d'histoires – MiMi s'en chargeait.

– Maman va bientôt rentrer, annonça Leo qui ne trouva rien de mieux à dire.

– Est-ce que j'écris mon histoire ?

Leo acquiesça.

– Emporte ton cartable dans la cuisine – prends-toi du lait et des biscuits au chocolat, d'accord ?

Milo aimait les bureaux de son père. Il y avait toujours des gens aux petits soins, de quoi manger, et surtout, il y avait les avions.

Leo serra Milo contre lui. Ils s'aimaient. C'était sincère. Milo avait retrouvé sa bonne humeur.

– Il était une fois un homme qui vivait dans un aéroport, dit-il en sortant.

Leo se retourna vers son bureau – conçu par Linley avec de longues planches de bouleau russe poncées jusqu'à les rendre aussi lisses que du verre. La pièce était un cube



blanc : murs vierges, canapé en cuir blanc neige, tapis eskimo. L'agrandissement d'une photo noir et blanc de sa femme était accroché au mur. Il avait la version numérique sur l'écran d'accueil de son iPhone. La seule touche de couleur était un néon rouge dessiné par Tracey Emin.

Le néon disait « RISQUE = VALEUR ». C'était extrait d'un slogan qu'il avait vu lors des manifestations d'OCCUPY : *Les risques que vous prenez révèlent ce que vous valorisez*. La citation l'avait agacé jusqu'à ce qu'il l'adapte. Au moment de lancer son entreprise, il passa commande du néon.

Leo se pencha sur l'interphone.

– WebCam-eron ! Il faut que je vous parle !

Leo riait encore de son jeu de mots quand Cameron ferma la porte. Cameron était un ancien militaire. Il savait recevoir un ordre.

– Cameron. Je veux que vous installiez une webcam dans la chambre de ma femme.

Cameron entendit la demande, mais ne la comprit pas.

– Vous voulez une vidéosurveillance dans la chambre de votre femme ?

Leo perdit patience.

– Vous êtes en charge de la sécurité et du transport pour Sicile Inc. C'est une mission délicate. Je ne veux pas que quelqu'un de l'extérieur s'occupe de ce boulot. Je veux que la caméra soit connectée à mon ordinateur personnel.

Cameron était mal à l'aise.

– J'ai déjà vu ce genre de choses sur les sites payants – mais...

– Je ne me branle pas sur les tétons pixellisés de ma femme si c'est ça qui vous inquiète. Et on ne va pas se mettre à vendre son image pour vingt livres les sept minutes à un ouvrier en

bâtiment qui se branle d'une main et tient son iPhone de l'autre. C'est conjugal. C'est un divorce.

- Vous voulez divorcer de votre dame de cœur ?

- Qu'est-ce que c'est que cette façon de parler ? C'est votre côté écossais qui ressort ? C'est ma femme, pas ma dame de cœur. En plus, dame de cœur, ça laisserait entendre que j'ai aussi un roi de cœur.

Puis il pensa à Xeno. La bulle de lucidité eut le temps de grossir dans son esprit avant qu'il ne la fasse éclater.

- La vérité, Cameron, c'est que je soupçonne MiMi d'avoir une liaison. Je veux la prendre sur le fait. Vous savez pourquoi on appelle ça une webcam ?

- Parce que la caméra est connectée au web, répondit lentement Cameron.

- Parce que c'est une toile d'araignée, Cameron, qui prend au piège les insectes. Mon lit fourmille d'insectes et je n'en dors plus de la nuit.

- Votre femme est enceinte.

- Vous croyez qu'une truie ne peut pas couiner de plaisir quand elle a la panse pleine de porcelets ?

Cameron se sentit rougir. Sa cravate à pois lui serrait la gorge.

- C'est de votre femme et de votre enfant, que vous parlez.

- Mon enfant ? Mon bâtard, oui - Leo brisa un crayon en deux.

- Est-ce que vous avez des raisons concrètes de croire que MiMi vous trompe ?

- Vous voulez savoir si je l'ai vue avec quelqu'un ? Non. Est-ce que le détective privé qui la suit depuis deux mois a découvert quelque chose que je ne sais pas déjà - où elle va, l'homme qu'elle voit, ses mails, ses SMS ? Non.

- Vous avez dit que vous ne l'aviez vue avec personne.
- Personne ? Effectivement.
- Alors c'est de la folie.
- Vous me traitez de fou, Cameron ? Vous me traitez de fou ?

Leo posa violemment les deux moitiés du crayon sur son bureau qu'il contourna pour s'approcher de Cameron. Ce dernier garda les pieds bien parallèles, fléchit légèrement les genoux, contracta les muscles du ventre et ne bougea plus jusqu'à ce que Leo soit devant lui. Il savait comment se comporter. Et il connaissait le tempérament de Leo. Son visage était si près du sien qu'il voyait les pores de sa peau. Il prit garde à ne pas croiser son regard.

Leo recula et pivota pour regarder par la fenêtre.

- Amsterdam, dit-il alors qu'un avion décollait – puis, toujours de biais, il ajouta : Elle peut voir cet homme tous les jours de la semaine sans que personne ne s'en inquiète une seule seconde. Sauf moi. Moi, j'y pense soixante fois par minute.

- Je ne vous suis pas.

- C'est Xeno.

Il y eut un silence le temps que Cameron encaisse la nouvelle.

- Xeno est votre ami le plus proche. Vous êtes en affaires avec lui.

- Ne dit-on pas : soyez proches de vos amis, plus encore de vos ennemis, Cameron ?

- Mais vous m'avez vous-même expliqué que vous n'aviez pas de preuve qui étaye vos soupçons.

Leo se retourna vers la pièce.

- L'intuition n'est pas l'apanage des femmes, Cameron. Je connais Xeno depuis toujours.

*Xeno depuis toujours.*

Ils s'étaient rencontrés en pension à treize ans. Ils y avaient été envoyés par des pères qui avaient obtenu leur garde face à des mères jugées inaptées à les élever. Celle de Leo avait quitté son père pour une autre femme. Celle de Xeno était alcoolique et déséquilibrée. Ce n'était pas une pension à la mode ou élitiste, mais elle permettait à leurs pères de croire qu'ils s'occupaient de leurs fils alors que ces derniers n'étaient quasiment jamais à la maison.

Les week-ends à l'école étaient calmes parce que la plupart des garçons rentraient chez eux. Leo et Xeno inventaient des mondes où ils pouvaient vivre.

– Je suis dans une forêt, disait Xeno. Avec ma propre cabane. Je tire sur les lapins qui approchent. Pan pan pan.

– Je suis sur la Lune, disait Leo. Et elle est en mozzarella.

– Comment est-ce que tu vas marcher sur une boule de mozzarella ?

– Pas besoin de marcher. Puisqu'il n'y a pas de gravité.

Ils écoutaient « Space Oddity » de Bowie et Xeno devint fan de musique country et de western. Il se prenait parfois pour Emmylou Harris.

Ils ne voulaient pas ressembler aux autres garçons et c'était aussi bien parce que, justement, ils ne leur ressemblaient pas.

À quinze ans ils étaient inséparables. Inscrits au club de tir de l'école, ils se mesuraient l'un à l'autre. Xeno était plus précis parce que plus calme. Leo était plus rapide et il lui arrivait de gagner parce qu'il tirait plus de balles. Ils inventèrent un jeu : le PISTOLET BALLE CIBLE. Rempportez deux séries et vous êtes le pistolet. Perdez-en une et vous êtes la balle. Perdez-en deux et vous êtes la cible. Puis Xeno ajouta la CIBLE

MOUVANTE parce que ça le faisait se sentir libre, disait-il. Ce que Leo ne comprenait pas. Il n'avait qu'une envie : être le pistolet.

Un soir après l'entraînement, ils eurent un rapport sexuel. C'était un cliché. Douche. Érection. Trois minutes de branlette. Pas de baiser. Mais le lendemain, Leo embrassa Xeno dans l'abri à vélos. Il l'embrassa et lui caressa le visage. Il essaya de dire quelque chose mais il ne savait pas quoi exactement. Xeno ne dit rien. Ce qui était typique de sa part. De toute façon, Xeno était un peu comme une fille, pensa Leo. Il avait les yeux gris d'un chat, et des cheveux noirs et doux qui lui tombaient dans les yeux.

Leo était plus massif, plus dur, plus grand, plus fort. Bâti comme un joueur de rugby, il se déplaçait avec aisance mais sans grâce. Il aimait la fluidité de Xeno.

Ils allèrent nager, le ciel bas, l'eau chaude, les mouettes qui patrouillaient sur les bancs de sable. Leo fut démonstratif, bruyant et rapide, mais se fatigua avant Xeno qui pratiquait une nage d'endurance méthodique.

Leo sortit de l'eau, ses pieds laissant de profondes empreintes dans le sable mouillé. Il se retourna, les mains sur les hanches, pour crier quelque chose à Xeno. Il avait le soleil dans les yeux. Il ne voyait pas son ami et pendant une seconde, il prit peur.

Mais il était là, la tête et les épaules aussi gracieuses qu'un dauphin, et il regagnait le rivage. L'image était floue, mais Leo avait l'impression que Xeno se déplaçait comme une vague.

Xeno regagna la plage dans une gerbe d'embruns. Leo passa les bras autour de lui et l'attira sur le sable.

- Tu penses à des filles quand on le fait ? demanda Xeno.
- Oui, mentit Leo.

Xeno s'inquiéta d'être gay.

Plus tard dans la chambre du dortoir qu'ils partageaient, ils étaient allongés, jambes entrelacées, et regardaient *La Fureur de vivre*. Ils voulaient tous les deux être James Dean, mais Xeno aurait aussi voulu coucher avec James Dean.

- James Dean était gay, dit Xeno.
- Et Elvis ?
- Non, lui, il s'enfilait des hamburgers.
- Je ne voudrais pas avoir la bite couverte de mayonnaise.
- Pas même si je te la léchais ?

Leo banda sur-le-champ. Il déboutonna son pantalon. Xeno s'agenouilla et lui lécha les testicules. Leo caressa la tête de Xeno. Puis il se mit à rire et Xeno leva les yeux.

Leo dit :

- Je l'ai fait avec une pastèque quand j'étais gamin. J'ai creusé un trou dedans avec un couteau et je me la suis enfilée. C'était incroyable. Après, je n'arrêtais pas de demander à ma mère d'acheter des pastèques que je ne mangeais jamais. Et un jour, elle est entrée dans la cuisine alors que j'avais le pantalon sur les chevilles et cette putain de pastèque sur la bite.

- T'es con ! Elle t'a massacré ?
- Carrément ! Elle a demandé à mon père de me faire la leçon sur les objets de désir inappropriés.
- Comme moi ?
- Ne t'arrête pas.

Leur école était située près de la côte, et quand les autres garçons rentraient chez eux les samedis après-midi, Leo et Xeno prenaient leurs vélos et roulaient jusqu'aux falaises.

Un samedi, Leo dit :

- Et si on faisait la course pour voir celui qui peut rouler le plus près du bord. Comme dans *La Fureur de vivre* !

Xeno n'en avait pas envie. Mais Leo se moqua de lui.

Ils s'élançèrent. Ils étaient debout et pédalaient aussi vite que possible. Leo était sur l'extérieur. Près d'une ornière, il ralentit. Xeno passa en trombe devant lui. Leo pencha le haut du corps tout près du guidon et repartit de toutes ses forces. Il revint au niveau de Xeno, prit de l'avance et lui fit une queue de poisson. Sa roue arrière effleura le pneu avant de Xeno.

Xeno tomba. Le vélo se sépara de son corps, virevolta au ralenti jusqu'au pied de la falaise.

- XENO !

Il n'y eut pas de réponse. Leo vit le vélo heurter l'eau.

Il se rappelait s'être senti hors du temps à cet instant. Son rythme cardiaque qui ralentissait après la course. La sueur sur sa poitrine. Une mouette qui tournoyait, son cri aussi solitaire que le sien, aigu et long.

- XENO !

Leo fonça vers l'école, à bout de forces, la peur seule lui permettant de pédaler. Il vomit sur les bottes du gardien. Ce dernier appela la police. Leo les emmena sur chemin de la falaise, la radio de la Land Rover qui crépitait. L'hélicoptère qui gravitait au-dessus.

Xeno était sans connaissance sur une saillie invisible depuis le bord de la falaise. Il souffrait d'une commotion, avait le bassin cassé, mais il était tombé dans un épais buisson de bruyère et, par miracle, n'avait pas roulé jusqu'au précipice.

L'hélicoptère des secours le souleva grâce à un harnais et le transporta à l'hôpital où il resta jusqu'à la fin du trimestre.

Leo cessa d'aller en cours. Tous les jours, il retournait à pied sur les lieux de l'accident.

Son père vint lui parler. Il lui tint un discours qui commença par : « Je sais que nous n'avons jamais été proches » et se termina sur : « Essaye de t'en remettre. »

Leo voulait dire à tout le monde que ce qui était arrivé à Xeno était sa faute. Il alla jusqu'au bureau du principal. Se planta devant la porte. Repartit dans l'autre sens. Plusieurs fois.

Enfin, il put aller voir Xeno à l'hôpital. Celui-ci avait l'air maigre et fatigué. Son torse était en traction. Il avait la tête bandée. Il était sous intraveineuse. Leo s'assit à côté du lit vêtu de son uniforme de l'école. Xeno lui prit la main.

Et Leo pleura. Des larmes silencieuses comme un gros plan dans un film. C'était irréel. Que cela soit arrivé était irréel. Une autre vie que la sienne. Il avait failli tuer son meilleur ami.

\*\*\*

Xeno reprit l'école l'année suivante et passa ses examens.

Il eut de bons résultats en maths, en informatique et en littérature anglaise et de mauvais dans les autres matières. Leo échoua dans tout. Cela n'avait aucune importance. Son père lui avait obtenu un emploi au bas de l'échelle dans la gestion de patrimoine chez Barclays.

Xeno eut dix-huit ans et acheta un van avec une partie de l'argent que son père avait accepté suite à un accord à l'amiable avec les autorités locales qu'il avait voulu poursuivre pour non-respect des normes de sécurité sur le chemin des falaises.

Xeno avait de quoi vivre quelques années. Il adopta un chien trouvé dans un refuge, arbora un catogan à l'ancienne et suivit la route des raveurs hippies New Age, surfant d'un



festival à l'autre, sans téléphone portable ni biens matériels ou presque.

Il avait cette beauté teintée de vulnérabilité. Bientôt, il eut plus de femmes que nécessaire. Elles aimaient son expression calme et songeuse, son goût pour la lecture et la musique qui sortait des sentiers battus telle que l'opéra.

Leo, costaud, d'une blondeur de Valkyrie avec ses cheveux épais coiffés en arrière et son intonation particulière, portait bien le costume et réussissait dans le monde de la banque. Il travaillait seize heures par jour sans se plaindre, était à la salle de gym à six heures tous les matins et se soulait tous les soirs sans que cela affecte sa capacité à faire des profits. Il devint rapidement riche.

Il ne vit Xeno qu'une fois au cours des trois premières années qui suivirent le lycée. Il avait honte de son ami à la dérive qui n'engrangeait aucun succès. Il proposa de l'argent à Xeno.

Xeno le regarda de ses yeux gris pâle que Leo avait aimés, et secoua la tête. Il n'avait pas besoin d'argent. Il n'en avait pas beaucoup, mais suffisamment pour se nourrir, se payer de l'essence, des livres, et les choses qu'il voulait faire.

Ce qui contraria Leo. Tout le monde a besoin d'argent.

– Viens passer un peu de temps chez moi, dit-il. Au moins pour une douche chaude. On est en novembre, nom de Dieu. Ton van est tellement embué qu'on ne voit pas de l'autre côté des vitres. Je vais prendre quelques jours de congés.

Ce fut au cours de ces quelques jours que Leo découvrit que son ami concevait des jeux vidéo.

Leo jouait à « Grand Theft Auto » et hurlait après la console quand Xeno entra dans la pièce et envoya une peau de banane sur l'écran.

– Hého ! Qu'est-ce qui te prend ? fit Leo.

– Le gaming, c'est le meilleur de la technologie allié à un stade préhistorique du développement humain, rétorqua Xeno. On n'y trouve que des voitures, de la violence, du vol, du risque, des filles et des récompenses.

Leo ne voyait pas le problème. C'était la copie conforme de sa vie. Pourquoi un jeu vidéo devrait-il être différent ?

– Les femmes ne jouent pas parce qu'elles s'ennuient. On perd donc une moitié du marché potentiel. Et pourquoi les jeux vidéo ne pourraient pas être d'aussi bonne qualité que les livres ?

Leo était d'avis qu'ils étaient mieux que les livres. Il ne lisait jamais. Il aimait le cinéma, la télévision et un peu le théâtre mais les livres étaient trop silencieux. La lecture était un acte si silencieux qu'on entendait bruissier les pages.

– Créer du lien. Du défi moral, dit Xeno.

– Il faut bâtir des alliances, dans les jeux.

– OK, mais c'est purement utilitaire, non ? Je t'utilise, tu m'utilises. De toute façon, les jeux sont trop passifs. Les livres changent notre façon de penser le monde.

– Pas si on ne lit pas.

– Pourquoi les jeux ne pourraient pas changer la donne du grand jeu de la vie ? Pourquoi est-ce qu'un jeu ne pourrait pas nous permettre de comprendre, voir, sentir davantage ? Tu ne voudrais pas éprouver autre chose qu'une montée d'adrénaline ?

– Est-ce que tu es gay ? demanda Leo soudainement.

Xeno haussa les épaules. Il avait des copines, mais personne de sérieux. Il n'était pas tombé amoureux mais les femmes lui plaisaient. Il aimait avoir de vraies conversations.

Leo non plus n'était pas tombé amoureux.

Ils passèrent la soirée dehors. Se soulèrent. Quand ils rentrèrent, Leo alla dans sa chambre et se déshabilla. En général, il regardait un peu de porno le soir pour s'endormir. Il appela Xeno.

- Tu veux mater des meufs avec moi ?  
Mais Xeno ne répondit pas.

Cameron sortit du bureau. Leo pivota sur son fauteuil vers les baies vitrées. Il détestait son ami parce que celui-ci baisait sa femme. N'y avait-il pas assez de femmes dans le monde ? Partout où il allait, dans les bars, les clubs, les hôtels, sur les bateaux, des femmes toutes faites sur le même modèle cherchaient des hommes. Jambes et cheveux longs, grosses lunettes de soleil, airbag à la place des seins, sac à main sans fond, talons de tueuses. On pouvait les louer pour le week-end même si on ne disait pas ça comme ça, mais les deux parties savaient qui payait et qui dépensait. Avec un peu d'organisation, on pouvait en récupérer une à l'aéroport en même temps que la voiture de location. Il sourit. Voilà un business qui ferait un tabac. Avis, Hertz, Budget. Choisissez votre modèle. Carrosserie. Kilométrage. Assurance tous risques.

Les hommes rechignaient à se marier – tous ses amis avaient attendu d'avoir au moins quarante ans, parfois cinquante. Mais s'ils se mariaient, alors ils rechignaient à divorcer. Un soupçon de compréhension à l'aéroport pouvait faire toute la différence. Un homme a besoin de compréhension parce qu'il est existentiellement seul. Il a le regard perdu dans l'obscurité.

C'est ce qui différencie les hommes des femmes, pensa Leo. Les hommes ont besoin de groupes, de gangs, de sport, de clubs, d'institutions et de femmes parce que les hommes savent qu'au-delà d'eux, il n'y a que doute et néant.

Les femmes essayaient toujours de créer un lien, bâtir une relation. Comme si un être humain pouvait en connaître un autre. Comme si un être humain pouvait en connaître... sonnerie d'interphone... un autre.

- Xeno est ici, dit Pauline.
- Je suis occupé, dit Leo.
- Je le fais monter.

Les hommes de la stature de Leo avaient des assistantes personnelles qui travaillaient au noir comme top-modèles pendant leur pause déjeuner à base de céleri et de fromage zéro pour cent. Leo avait Pauline. Quand elle avait commencé à travailler dans l'ancienne banque de Leo, elle avait trente ans, était trilingue, avait fait des études d'économie, obtenu un MBA et pour s'amuser, venait juste de passer un diplôme de comptable. Elle était bien mieux élevée, qualifiée que Leo, sans parler qu'elle était une bien meilleure personne que lui, mais elle n'aurait jamais réussi comme tradeuse. Son point fort était les détails – elle était capable d'avaloir deux cents pages de paperasserie juridique en une heure et de revenir avec une liste de points importants qu'il pouvait ensuite utiliser contre la partie adverse. Elle lui avait évité le pire plus d'une fois dans des contrats. Et quand sa banque l'avait délogé, Pauline avait été la seule de ses collègues à l'appeler pour prendre de ses nouvelles. Au moment de lancer son entreprise, il lui avait demandé de venir travailler pour lui.

Leo se concentrait sur les contrats. Pauline sur les détails.

Maintenant qu'elle fréquentait Leo depuis quinze ans et qu'elle était passée de trentenaire fluette à quadra faramineuse, elle menait son monde à la baguette et parlait franchement.

Grâce à Pauline, Sicile Inc était en conformité, transparente, généreuse et, si ce n'était vraiment éthique, du moins respectait-elle les règles. Ce qui convenait à Leo.

Pauline ouvrit la porte.

- J'ai dit que j'étais occupé, lança Leo.
- Tu n'es pas occupé. C'est moi qui le suis.
- Garce.
- *Grob*.
- Ça veut dire quoi, *grob* ? demanda Xeno.

Xeno était plus mince que Leo, à l'aise dans ses habits de créatif ès nouvelles technologies : pantalon noir coupe carotte en laine légère, chaussures à lacets en daim grises et chemise en lin d'un gris assorti à ses yeux. La chemise à manchettes avait un col rose. Il est trop bien soigné pour un hétéro, pensa Leo, et Leo avait toujours supposé que de jeunes hommes gravitaient autour de lui.

- Je t'offrirai un lexique yiddish pour Noël – en attendant, tu peux te référer à l'outil multimédia que tu as sous les yeux. Bonjour, Leo. J'ai rencontré des singes mieux élevés. Au revoir, Xeno. Tu vas nous manquer.

Pauline se haussa sur la pointe des pieds pour embrasser Xeno.

- Tu le verras demain au dîner, espèce de gros cul, hurla Leo tandis que Pauline fermait la porte. À ton avis, c'est parce qu'elle est juive ou parce que c'est une femme ?
- Quoi donc ?
- La raison pour laquelle je n'arrive pas à la contrôler ?
- Pourquoi voudrais-tu la contrôler ? Elle est géniale dans les affaires et elle est géniale avec toi. Tu as besoin de quelqu'un qui te tienne tête.

– Elle veut me ruiner. Est-ce que tu sais combien Sicile Inc donne aux œuvres de charité ? Save the Children – c’est nous qui payons tout pour la fête de demain. Dîner pour deux cents donateurs. Le meilleur DJ. MiMi chante gratuitement et, en plus de tout ça, on balance 100 000 livres.

– Tu peux te le permettre. Leo, je suis venu te dire au revoir. Je pars ce soir. Il faut que je rentre à NoBo.

– Depuis quand est-ce qu’on dit NoBo ?

– SoHo, NoBo... ce n’était qu’une question de temps avant que La Nouvelle-Bohême soit rebaptisée.

– Pourquoi ce départ si soudain ?

– J’ai reçu un appel de l’école au sujet de Zel. Il a recommencé à ne plus parler en cours.

– Qu’est-ce qu’il a ?

– Personne ne sait. Il a vu un médecin et un psy.

– Un gamin de huit ans n’a pas besoin d’un psy.

– Ah bon ? Nous si.

– Nous aurions eu besoin de parents.

– Raison de plus. Je rentre à la maison.

– Où est sa mère ?

– Elle est là-bas. Écoute, je sais que tu trouves ça bizarre que j’aie eu un enfant avec une femme qui ne partage pas ma vie et dont je ne suis pas amoureux, mais on sait ce qu’on fait.

– Alors pourquoi Zel ne parle pas ?

– C’est bas, Leo.

Leo détourna le regard.

– On a un meeting d’investisseurs demain.

– Il y a différentes façons d’être une famille. D’accord ?

– C’est donc si facile, si convenable ?

– Le mariage est une option parmi tant d’autres.

– Au même titre que l’adultère et le divorce.

- Qu'est-ce qui te prend ?
- Ça ne me plaît pas que tu laisses tomber la réunion.
- Mon fils est plus important qu'une réunion.
- Tu me traites de mauvais père ?
- Non – c'est toi qui viens de le faire. Est-ce qu'on peut arrêter ? Nous avons eu des parents horribles tous les deux. Chaque génération a l'opportunité d'améliorer les choses.
- On croirait entendre un DVD de développement personnel.

- Et à t'entendre, on croirait un obsédé du taf.
- Au moins je suis normal. Je ne suis pas le genre homo qui se la joue hétéro, ou le genre hétéro qui se la joue gay, et je ne me sers pas de mon fils comme d'un bouclier humain.
- Ça suffit !

Xeno prit son sac et se tourna pour partir. Leo voulait autant le voir partir que rester. C'était toujours la même chose.

- Xeno ! Pars si tu veux, mais arrête avec les fausses excuses. C'est tout ce que je demande. Tu ne peux jamais dire les choses comme elles sont, pas vrai ? Il faut toujours que ça dérape.

Xeno reposa brusquement son sac sur le canapé blanc et se retourna vers Leo.

- Tu veux regarder le jeu ? J'ai apporté des changements. Prenons une heure tout de suite et passons-les en revue.

Xeno ouvrit son sac pour en sortir son ordinateur portable. Leo alla à la fontaine et but une grande gorgée d'eau.

- Tu t'es décidé à le rendre un peu plus couillu ? Les investisseurs ont eu l'impression que ce n'était que Peace and Love et Flower Power au pays des Bisounours.

- C'est vrai qu'on n'obtient aucun point en tuant une prostituée.

Xeno cliqua sur le jeu.

– Il n'est pas terminé et je ne veux pas y être associé, mais j'ai inventé autre chose de très différent. J'y pense depuis des années, par intermittence – mon Grand Jeu.

– Ce que tu fais vend. Cantonne-toi à ça. Les jeux mous du genou, ça ne rapporte rien.

– Donc je devrais m'interdire d'expérimenter juste parce que tu ne vois pas les billets pleuvoir ?

– Arrête avec ton numéro de philosophie de l'artiste  
– montre-moi le jeu.

Xeno fit défiler des panoramas de villes, leurs monuments iconiques reconnaissables au premier coup d'œil – Big Ben, la tour Eiffel, la porte de Brandebourg, le Harbour Bridge, l'Empire State...

– Tu peux choisir une de ces neuf villes – Londres, Paris, Rome, Berlin, Barcelone, New York, Hong Kong, Sydney, Shanghai. J'en peux plus des falaises vertigineuses et des capes de sorciers. Des dystopies sur fond de paysages bombardés. Des trolls. De la testostérone. Des voitures volées. Il n'y a pas une seule voiture dans ce jeu.

– Pas de voitures ? Qui achète un jeu sans voitures ?

– La ville est occupée par les Anges Noirs. Tu peux être du côté des Anges ou participer à la Résistance. Les Anges ont deux, quatre ou six ailes. Certaines ont des yeux. Les Anges possèdent aussi deux pénis.

– Voilà qui est tout de suite plus intéressant. Donc les Anges sont de sexe masculin.

– Non. Mais ils ont tous deux pénis.

– Avec qui ils baisent, alors ?

– Tous ceux avec qui ils peuvent. Ça ne fait aucune différence ; ils sont stériles. Les Anges sont le fruit d'une transformation, pas d'une naissance – comme les vampires, je dirais.



- Et la Résistance ?
  - Des mortels. Certains ont des pouvoirs en fonction de ce qu'ils peuvent gagner. Si tu remportes un combat contre un Ange, tu te fortifies et lui s'affaiblit.
  - Qu'est-ce que ça raconte ?
  - L'histoire est la suivante : la chose la plus importante au monde a été perdue. Les Anges Noirs ne veulent pas que tu la trouves. Le seul espoir pour la ville est que la Résistance mette la main dessus avant les Anges – et avant qu'ils ne la détruisent à jamais.
  - C'est quoi ?
- Xeno haussa les épaules.
- Ça aussi, il faut le découvrir. Il y a des leurres, des feintes, des diversions en tout genre. Mais je pense que c'est un bébé.
  - Un putain de bébé ?
  - Ce n'est pas nouveau, je sais. Et le premier s'appelait Jésus.
  - Je n'y comprends rien.
  - Pense à tous ces contes de fées où des bébés sont échangés ou volés. Pense à *La Malédiction* ou à *Alien*. L'enfant imposteur, l'enfant démon, et le véritable enfant, le sauveur. C'est le même schéma qu'avec le roi Arthur ou Siegfried – une nouvelle vie. Avec un centre étincelant.
  - Et il est où, ce bébé ?
  - Il grandit dans un endroit inconnu, caché. C'est à toi de la trouver...
  - Parce que c'est une fille ?
  - Ou de le trouver – et tu dois faire attention à ne pas prendre le mauvais enfant. Tu en croieras beaucoup sur ta route.
  - Je pense qu'il faudrait fournir des tanks à la Résistance.

– Je sais ce que tu penses.

Xeno fit entrer Leo dans le jeu.

– Nous sommes à Paris.

– C'est l'appartement de MiMi – qu'est-ce que tu fais là ?

– C'est là que tout commence. Dans la cour.

Leo transpirait.

– Qu'est-ce qui commence ? Pourquoi est-ce qu'il neige ?

– Ce n'est pas de la neige. Ce sont des plumes.

– Qu'est-ce que vous faisiez ? Une bataille de polochons ?

– C'est comme ça que les Anges se reproduisent – mais les plumes doivent atterrir sur l'eau ou dans le feu... Il existe différents niveaux, bien sûr. Au niveau 4, le Temps entre dans le jeu comme si c'était un nouveau joueur. Il peut s'arrêter, accélérer ou ralentir. Mais tu peux aussi jouer contre lui. C'est pour ça que ça s'appelle *La Faille du Temps*.

– Qu'est-ce que c'est que ce titre ?

L'interphone de Leo retentit. C'était sa femme.

MiMi entra dans la pièce. Avant que Leo ne puisse faire le tour de son bureau, Xeno l'avait doublé. Leo vit la façon dont il lui mit la main au creux des reins, la façon dont MiMi se pencha vers lui. Elle lui déposa un baiser sur la joue et cala la tête contre son cou pendant qu'il la prenait dans ses bras. Ce fut l'affaire de quelques secondes.

MiMi alla embrasser Leo sur la bouche. Elle souriait, elle était heureuse, très enceinte. Elle partait répéter pour le dîner de Save the Children. Xeno l'avait prévenue de son départ par texto.

*Elle était au courant avant moi.*

MiMi proposa à Xeno de le raccompagner à la maison afin qu'il puisse faire ses bagages.

*On va s'offrir une dernière galipette ?* pensa Leo qui lança plutôt...

– Dis-lui de rester jusqu'à lundi. J'ai essayé, maintenant c'est ton tour.

MiMi poussa Xeno à s'asseoir sur le canapé en cuir blanc et se percha non sans difficulté sur l'accoudoir. Elle prit la main de Xeno et la retourna pour examiner sa paume.

– Xeno m'a appris à lire les lignes de la main, expliqua-t-elle à Leo.

*Tu m'étonnes...* pensa Leo. Il dit :

– Encore ces foutaises New Age ?

MiMi approcha la main de Xeno, passa un doigt sur les lignes. Xeno se pencha à son tour, ses cheveux sombres lui tombant dans les yeux comme ils le faisaient toujours. Ses cheveux sombres qui lui tombaient dans les yeux. Tout à coup, Leo fut pris d'un vertige car c'était le corps de Xeno qu'il voyait tomber loin de lui.

– Tu vas partir en voyage, dit MiMi. De l'autre côté de l'océan.

Ils riaient. Ils partageaient une intimité, une familiarité. Leo, le visage aussi blême que celui d'un fantôme, son cœur invisible battant à tout rompre, se demanda s'il était bien dans la pièce.

MiMi ferma les yeux.

– *Mais je vois un retard. Je vois*<sup>1</sup>... que tu resteras à Londres pour le week-end. *Je connais*\*... cette amie qui va chanter. *Et voilà*\* !

Xeno retourna la paume de MiMi.

– Je vois un merveilleux bébé. Qui va bientôt arriver.

---

1. Les mots ou expressions suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

Quand ils eurent quitté son bureau avec Milo et que Leo se retrouva seul, il se posta devant la longue baie vitrée et les regarda s'entasser dans la Fiat 500 rose de MiMi.

Ils ont l'air d'une famille, songea-t-il.

Il s'assit devant son ordinateur et alla sur la page Wikipédia de sa femme. La photo était la même que celle qu'il avait au mur. Elle faisait l'effet d'un laser d'énergie.

MiMi

Wikipédia, l'encyclopédie libre

**Hermione Delannet**, plus connue sous le diminutif de MiMi (née le 6 novembre 1977), est une chanteuse, autrice-compositrice et actrice franco-américaine.

<b>Sommaire</b>	<b>Nom</b>	Hermione Delannet
1. Les débuts	<b>Naissance</b>	6 novembre 1977 (âge 39)
2. Carrière musicale	New York, USA	
3. Vie privée	<b>Genres</b>	Chanson
4. Discographie	<b>Activité</b>	chanteuse, autrice-compositrice, actrice
4.1 Albums		
4.2 Featuring	<b>Années d'activité</b>	2000 – présent
5. Récompenses	<b>Époux</b>	Leo Kaiser (m. 2003)
6. Références	<b>Enfants</b>	1
7. Liens externes	<b>Labels</b>	Virgin Records, EMI
	<b>Autres</b>	La Faille du Temps
	<b>Site internet</b>	<a href="http://www.mimi-music.com">www.mimi-music.com</a>

### **Les débuts**

Née à New York, USA, MiMi grandit à Paris, France. Son père, diplomate russe, fait beaucoup voyager la famille. De par son éducation, sa mère américaine est bilingue et parle le français aussi bien que l'anglais. MiMi chante sa toute première composition originale, « Une femme abandonnée\* », à l'âge de seize ans, après la séparation de ses parents et alors qu'elle assiste à un mariage. [1] Au début des années 2000, elle s'intéresse à la bossa nova. Tournant dans les clubs de jazz de Paris, elle est vite repérée par diverses maisons de disques. MiMi fait ses premiers pas d'actrice en 2002 sur la scène du Théâtre national de Chaillot dans l'adaptation par Deborah Warner du *PowerBook* – un roman de l'écrivaine britannique Jeanette Winterson.

### **Carrière musicale**

En 2001, MiMi signe un contrat avec Virgin Records. Elle sort son premier album enregistré en studio, *Les Fleurs du mal*, en 2002, où elle incorpore des influences New Wave et bossa nova. [2] En 2005, elle sort l'album *Rage*. Toutes les chansons de cet album ont été composées pour voix et instrument seul. *Rage* devient rapidement disque d'or. La chanson « Dark Angel » serait inspirée par le poète français Gérard de Nerval – qui a rêvé qu'un ange tombait du ciel et se retrouvait piégé dans une cour obscure. Certains l'interprètent comme une référence à sa relation fougueuse avec son mari, Leo Kaiser.

### **Vie privée**

MiMi épouse Leo Kaiser en 2003. Le couple vit au Royaume-Uni.

Ils ont un fils, Milo, né le 1<sup>er</sup> avril 2004.

L'esprit de Leo dériva de la page Wikipédia. *Dark Angel. Ange Noir.*

Réveillon de Noël 1999, Leo avait vingt-cinq ans et était à Paris avec un groupe de banquiers soûls de BNP Paribas. À eux six, ils avaient dépensé l'équivalent de 5 000 euros d'aujourd'hui pour leur repas. Leo, lui, n'avait pas mangé – entre deux plats, il était sorti s'acheter un kebab et un Coca le long de la Seine. Dans son costume Hugo Boss, il s'assit sur l'escalier de pierre qui menait au fleuve. Un garçon armé d'une toute petite guitare chantait cette chanson qui disait, où vas-tu, ma jolie, quand tu es seule dans ton lit ? Leo lui donna un billet de 50 francs uniquement pour le faire taire.

Les cloches sonnaient à Notre-Dame. Un bruit de canonnade lui parvint de très loin. L'an 2000. La fin du monde n'était-elle pas proche ?

Leo avala la dernière bouchée de son kebab et alla pisser contre le mur. Il sentit une main sur ses fesses. Une femme se tenait derrière lui, lui demandait de l'argent. Combien. Deux cents ou cinq cents. Ça dépend.

Sans échanger un mot, ils marchèrent jusque sous l'arche du pont Neuf. Dans le noir, la femme se cala contre le mur et sortit un préservatif de son sac. Elle ouvrit son manteau et dégrafa son soutien-gorge. Leo les palpa vivement le temps de bander. La femme remonta sa jupe, lui tint la queue entre ses cuisses pendant une minute. Il aimait ça. Puis elle enfila le préservatif et le fit pénétrer en elle. Elle ne portait pas de culotte. Il avait vaguement conscience que la seule partie de son corps réellement présente était sa queue. Le reste de sa personne était inutile, ailleurs. Mais cette femme avait un corps chaud, un sexe étroit et bougeait bien. Il éjacula rapidement, le visage

enfoui dans son cou, les mains plaquées sur ses seins. Elle sentait le jasmin.

Dès qu'il eut fini, elle sortit des lingettes nettoyantes de son sac et lui en donna une, avant de s'essuyer avec la sienne, puis elle jeta le tout dans le fleuve. *L'idée l'effleura qu'il deviendrait le père de sirènes.*

Il la paya. Elle lui déposa un baiser léger sur la joue et lui souhaita une bonne année en s'éloignant, la pierre renvoyant l'écho de ses talons.

Leo voulait la héler. Lui demander d'attendre. Il ne savait pas pourquoi. Peut-être lui plaisait-elle. Au lieu de quoi, il la regarda émerger de l'obscurité, remonter l'escalier. Par réflexe, il la suivit.

Au sommet des marches, il la vit rejoindre une femme plus âgée, plus vraiment en état de travailler. Un petit enfant dormait bien emmitouflé dans un landau. Le bus arriva et les femmes disparurent.

Leo retourna au restaurant d'un pas mal assuré. Personne n'avait semblé remarquer son absence. Ils parlaient du château-d'yquem qui, pour les papilles de Leo, avait un goût de sirop d'érable mélangé à du moisi.

La tête lui tournait. Il voulait rentrer chez lui.

Mais ses compagnons s'entassaient dans la limousine qui attendait dehors pour les conduire à un club de jazz. Leo n'aimait pas le jazz. Il s'assit dans la petite pièce sombre et but de la bière mexicaine en jouant à des jeux sur son téléphone pendant tout un solo de saxophone prétentieux et discordant, refusant de faire semblant de comprendre ou d'aimer ça.

Le vin et les huîtres du restaurant par-dessus le kebab, le Coca et la bière lui donnaient la nausée. Il se sentait malheureux et seul, alors il se mit à parler plus fort, repoussa sa

chaise, but sa Corona au goulot quand tout ce qu'il voulait était de l'eau et dormir.

Puis le public applaudit, siffla d'admiration et une petite femme fluette et garçonne se mit à chanter, un charmant visage de marin, les lèvres peintes en rouge, en robe noire et tenant le micro comme si elle avait quelque chose à lui dire. Le piano se cala sur la mélodie. La caisse claire en syncope.

MiMi chantait. Sa voix puissante, passionnée – il ne comprenait pas les paroles, mais il était assis penché en avant comme pour écouter les instructions d'une mission qui ne devait pas échouer. Leo sentit son cœur changer.

C'était une sensation dénuée de réflexion : Quel est ce lieu où j'étais heureux ? Je dois y retourner, quitte à en mourir.

Et il se rappela ce jour sur le chemin de la falaise avant la chute de Xeno.

Mais impossible de revenir en arrière, n'est-ce pas ?

Xeno était tombé. Serait de toute façon tombé. Aussi proches étaient-ils, essayaient-ils d'être, avaient-ils été, il y aurait toujours quinze mètres pour les séparer.

L'hôpital et Xeno qui lui tenait la main. Xeno ne le lui fit jamais aucun reproche. Jamais il n'en parla à Leo ni à quiconque. C'était Leo qui ne supportait pas la situation. Leo qui avait instauré cette distance entre eux.

Non, pensa Leo, la distance était déjà là. Je ne savais pas comment combler le vide alors je l'ai élargi.

MiMi chantait – *Cet homme tombe-t-il ? Ou tombe-t-il amoureux ?*

Et il se remémora un sermon donné à l'école où il avait été dit que la Chute était un exil du paradis et qu'un ange au glaive de feu barrait le chemin.



Voilà l'endroit dont je me souviens, sentit Leo. Joie. Certitude. Reconnaissance. Excitation. Protection. Oui.

Pas de nuit qui porte conseil laisse-moi un jour ou deux pour réfléchir on verra peut-être j'espère pas si sûr.

Oui Oui Oui Oui Oui.

Cette chute, c'était les arbres qui perdaient leurs feuilles et Leo sentit son masque tomber. Il se sentait nu et dépouillé. Il sentait le souffle du vent lui traverser le corps. Il se sentait plus léger. MiMi soufflait à travers son corps comme la brise marine chargée de sel. « *Je te rêve en vague de la mer, afin que désormais tu ne fasses rien d'autre, suivre, suivre ainsi ton élan.* »

– J'ai rencontré quelqu'un, annonça-t-il à Xeno. J'aimerais te la présenter.

Xeno fut leur témoin de mariage. La veille au soir, ils sortirent tous les deux, juste eux deux, et Leo aurait voulu descendre l'allée au bras de Xeno pour rejoindre MiMi devant l'autel. À la place, il lui confia l'alliance – parce que c'était ce que faisait un témoin pour le marié.

Xeno ouvrit la boîte et sortit le diamant. Leo avait dépensé une fortune. Xeno leva la bague à la lumière. Puis il l'enfila à son petit doigt. Leo riait, heureux.

– Je ne mérite pas cette femme, dit-il.

– Fais en sorte que ce soit le cas. Et ne la mène pas au précipice.

Leo voulut répondre. Il déglutit, les lèvres humides. Xeno le regarda avec la concentration d'un chat. Xeno reprit la bague, la frotta sur sa chemise, et la remit dans la boîte qu'il glissa dans sa poche. Il se versa un autre verre, et embrassa Leo sur la bouche, aussi rapidement que si ça n'était jamais arrivé.